



**HAL**  
open science

## Images de Hautespierre (Strasbourg) : culture visuelle et grands ensembles

Barbara Morovich

► **To cite this version:**

Barbara Morovich. Images de Hautespierre (Strasbourg) : culture visuelle et grands ensembles. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2008, Cultures visuelles de l'urbain contemporain, 11, pp.113-124. halshs-03203454

**HAL Id: halshs-03203454**

**<https://shs.hal.science/halshs-03203454v1>**

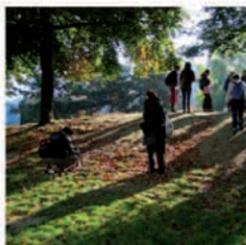
Submitted on 20 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



# CULTURE VISUELLE ET GRANDS ENSEMBLES : IMAGES DE HAUTEPIERRE (STRASBOURG)

Barbara Morovich

Anthropologue. Maître assistant à l'ENSA Versailles

L'image des grands ensembles est ternie : ces configurations spatiales sont jugées de manière critique et assument le rôle, imposé le plus souvent de l'extérieur, de "quartiers difficiles" ou "sensibles". Comment parler des images mentales et de leurs interactions<sup>1</sup> ? Si les lieux prennent une certaine apparence grâce aux images-objets qui y sont établies, il sera intéressant d'identifier dans un grand ensemble des objets-signes<sup>2</sup> qui fondent l'image du lieu. Pourtant cette image est éclatée, car elle appartient à des espaces différents : elle dépasse la ville physique et colonise des espaces virtuels. L'image des grands ensembles échappe aujourd'hui à une définition univoque car elle doit être comprise à travers les regards qu'on lui porte. L'éclatement du regard nous semble être aussi une caractéristique majeure de la surmodernité. Pour cela il sera question d'identifier les groupes qui lisent et interprètent les images : comment sont-ils producteurs de culture visuelle ?

Un grand nombre de personnes évoque les grands ensembles sans y être jamais allés<sup>3</sup> et la ville-centre et les médias entretiennent un discours, des images et une relation ambiguës avec ces lieux. La représentation négative est construite de manière semblable à celle des taudis du XIX<sup>e</sup> siècle, signe de la crise sociale et du sentiment anti-urbain, de la violence et de l'insécurité (Dufaux et Fourcaut, 2003). Nés comme une

1 L'analyse concernant les images est, dans ce sens, anthropologique car elle est fabriquée par les hommes dans une époque et une culture précise. La crise de la représentation que certains philosophes imputent à notre époque doit être vue dans ce sens. Cf. Belting, 2004.

2 Concept développé initialement par J. Baudrillard : le bien de consommation n'a pas seulement une fonction matérielle mais peut également avoir une fonction sociale, qui permettrait la différenciation entre les individus. Par extension de sa pensée, une construction architecturale, un centre commercial ou une salle de spectacle sont aussi des lieux de distinction sociale.

3 "Certains appellent cela la cour des miracles : mais ils ne sont jamais venus" (Chanson rap sur un clip concernant HautePierre, skyrock.com). "Certains lieux n'existent que par les mots qui les évoquent, non-lieux en ce sens ou plutôt lieux imaginaires, utopies banales, clichés". Augé, 1992, p. 120.

extension souhaitée de la ville-centre, parfois selon la volonté d'une nouvelle centralité comme dans l'exemple abordé, les grands ensembles ont repris dans l'imaginaire collectif la place qu'accordait Le Corbusier à la banlieue, cette écume débordante et désordonnée qui bat de manière incessante sur les bords de la ville, mettant en danger l'ordre urbain (Le Corbusier, 1971). Pourtant ces "morceaux de ville" où la fonction d'habiter est largement dominante, sont surtout "difficiles à décrire et à penser" (Bourdieu, 1993, p. 14). Les images qu'ils secrètent à l'extérieur, simplifiées et unilatérales, occultent la complexité et la pluralité de la réalité à travers une synthèse commode. Dans l'analyse d'un grand ensemble, il faudrait tout d'abord favoriser une pluralité de perspectives, de points de vue, coexistants et parallèles, qui restituent des visions et des images plurielles, parfois conflictuelles, souvent contradictoires.

Les termes liés aux grands ensembles (quartiers à problèmes, difficiles, sensibles, ghettos...) évoquent tout d'abord des images commodes : ils répondraient au besoin d'une classification qui différencie le nous de l'autre, classification qui émane du pouvoir politique et, en conséquences, serait facilement adoptée par l'opinion publique. Mais cette différenciation entre le nous et l'autre est utilisée aussi à l'intérieur, elle est revendiquée par des groupes de jeunes qui pratiquent aisément l'appropriation des stigmates. Ceci permettrait tout d'abord de conforter l'image négative et d'incarner le malaise moderne dans un groupe social qui porterait la responsabilité de sa dégradation<sup>4</sup>. Cet imaginaire, nourri par

<sup>4</sup> La reconnaissance des jeunes comme groupe dans lequel se cristallisent les conflits et comme porteurs des stigmates sociaux est largement connue (Lepoutre, 1997, p. 39; Kokoreff et Monod, 2008).

une sélection d'évènements relatés par des médias, explique et justifie l'exclusion, détourne de l'absence étatique, de l'abandon décliné sous plusieurs formes : sociale, politique, culturelle, économique.

Si l'image dégradée d'un quartier a un pouvoir de contagion et dégrade ceux qui l'habitent et qui partagent l'exclusion de la ville-centre, cette image globale et collective a plusieurs avatars internes, plusieurs signes et interprétations : des images qui rappellent l'ordre, qui impriment dans les structures mentales la hiérarchisation spatiale et sociale donnée comme inéluctable à travers des objets-signes qui jalonnent l'espace, mais aussi des images nostalgiques ou réappropriées et détournées par ceux qui, en principe, les subissent. La place, aussi bien physique que morale, de l'invention, trouve toute sa force dans ces lieux investis par des expressions plus libres car avec peu d'enjeux pour le pouvoir central. Cette force s'exprime par des signes d'appropriation et à travers une compétition pour le marquage des lieux par des groupes sociaux qui, à travers l'image, optent pour des actes éphémères de résistance. Cette invention s'exprime

parallèlement dans d'autres lieux, virtuels, et propulse cette société qu'on croit enclavée dans l'imagerie mondiale.

Si les phénomènes sociaux se traduisent en des phénomènes spatiaux, cela est encore plus "visible" dans les lieux où l'élaboration de la sociabilité est problématique: en quoi, alors, l'imagibilité des objets ou des espaces peut-elle se concrétiser dans un grand ensemble? Quels sont les signes qui font sens?

### DES PIONNIERS ET DES ABEILLES: IMAGES ET SYMBOLES DE L'ÂGE D'OR

Avec le grand ensemble de HautePierre, la Ville de Strasbourg a souhaité répondre de manière innovante au problème du logement et d'extension de l'agglomération à l'Ouest. Le maire Pierre Pflimlin validait, à la fin des années 1960, un "type de transition" entre le rural et le métropolitain, selon une vision qui se veut différente et qui porte un intérêt central à la question d'un logement social de taille humaine qui "ne ressemble en rien aux grands ensembles justement critiqués"<sup>5</sup>. Ce projet implique au départ 253 ha pour une prévision de 40 000 habitants,

<sup>5</sup> Robert Bailliard, premier adjoint au Maire de Strasbourg, dans *Présence de Strasbourg*, 1974, p. 3.

le quartier abrite aujourd'hui 17 000 habitants. L'urbaniste Pierre Vivien esquisse le schéma et l'image globale: un dessin en forme de ruche où chaque alvéole représente une "unité de vie". HautePierre constitue un bouleversement du paysage pensé à travers la forme civilisatrice de la "maille", où la symbolique de l'abeille porteuse de signes positifs est très présente: le miel sera-t-il produit par des gens volontaires? Chaque village, symbolisé par le nom d'une femme, est pensé dans une forme utérine et protectrice et des noms communs sont choisis pour nommer ces nouveaux villages ["Brigitte", "Catherine", "Denise", "Eléonore"...], mais la séparation des espaces est nette, la non-mixité fonctionnelle prête à fournir un exemple d'enclavement progressif. D'autres éléments ont progressivement changé le sens du projet, notamment l'absence des équipements collectifs prévus au départ car les quelques commerces ouverts sont finalement réduits au strict minimum dans chaque maille et un centre commercial (enseigne Auchan), depuis sa construction, fait périlcliter la majorité des quelques commerces de proximité.

Les discours variés des habitants sur leur quartier contrastent avec l'uniformité de l'image imposée de l'extérieur: ceux qui restent revendiquent le plus souvent leur choix, parlant de HautePierre en termes positifs, faisant transparaître une identification forte à des lieux du quartier. Ceux qui partent, en revanche, contribuent en partie à la dégradation de l'image car leur discours se fait en

fonction d'une ascension sociale qui reprend les propos de la classe dominante sur les grands ensembles. Plus de 50 nationalités se partagent ces espaces et HautePierre se revendique comme le quartier "le plus jeune de France".

HautePierre a connu, dans sa genèse, des dates importantes : Strasbourg lui consacre le terminus de la première ligne de tram, signe le plus fort d'une volonté de désenclaver les mailles et les rendre proches du centre ville<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> "À dix minutes de la cathédrale" est la devise de HautePierre à l'époque. Le terminus de la ligne A arrive dans le quartier en 1994, salué par la population : le tram apparaît dans

des schémas, des esquisses, des dessins, comme un serpent bénéfique qui traverse les mailles. Une autre date significative pour l'image de HautePierre est janvier 2004, lorsque le quartier est déclaré Zone Franche Urbaine (ZFU) pour faciliter l'implantation de nouvelles activités économiques. Mais l'image de dégradation et d'insécurité n'a pas joué en faveur d'une installation des entreprises et des commerces. Poursuivi par son image négative, HautePierre est terni ultérieurement par une couverture médiatique importante depuis la fin des années 1990<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Depuis qu'un cocktail Molotov a été jeté dans le tram, un des symboles les plus forts du quartier, sans pour autant faire des dégâts, les médias concentrent une attention extrême au quartier et tout particulièrement à des moments clé de l'année comme la Saint Sylvestre, ce qui provoque la contrariété des habitants et des associations.

## SIGNES ET DISCOURS DES MILIEUX ASSOCIATIFS : ENTRE NOSTALGIE ET PROJECTION

Cette image qui s'impose de manière uniforme de l'extérieur contraste avec celle portée par des différents acteurs associatifs et par des habitants installés de manière stable. Ces derniers sont les enfants ou les héritiers des "pionniers" de HautePierre, appelés aussi les "militants" : l'élan et l'espoir de pouvoir prendre en charge le changement de la société hautepieroise est témoigné à l'époque par un nombre important de documents et de revues et restitué surtout dans les trois films du "Triptyque de HautePierre", réalisé en 1994 par Patrice Muller. La nostalgie, le regret de l'âge d'or, le sentiment d'une dégradation du quartier qui, après les promesses de la municipalité, a été laissé de côté, sont présents dans l'ouvrage filmique qui montre par ailleurs l'effervescence d'une société en marche. Cette collectivité invente et renouvelle, aidée par l'intervention d'artistes et de travailleurs sociaux. La présence associative détient une force d'intégration portée par la place considérable donnée à la culture, à l'art de la rue, au théâtre : des aspects historiques du quartier qui perdurent encore aujourd'hui dans les pratiques et les discours des habitants, même si le centre ville semble avoir oublié cette promesse culturelle faite à HautePierre. Aujourd'hui la persistance de l'art à HautePierre est toujours significative. Il est intéressant de remarquer qu'au-delà de la présence constante de groupes artistiques dans le

<sup>8</sup> Les principaux sont : le Théâtre du Potimarron, Association culturelle et musicale, Les Percussions de Strasbourg, Atelier H, Association Gospel et Djembé, Quartier Ouest les Talents, Gospel Kids.

quartier<sup>8</sup> ou venant de l'extérieur et travaillant de manière continue à HautePierre, le quartier a été choisi

en 2007 pour le festival de l'association internationale Okup<sup>9</sup>. Ce festival a su inviter

à établir un dialogue avec les équipes artistiques et les acteurs locaux pour participer activement à la création et à la "réanimation" des espaces publics et privés à travers différentes formes d'interventions artistiques (ateliers, performances, projections, scénographie urbaine...). Ces œuvres sont largement restituées sur Internet [cf. <http://okup.caravane4.free.fr/FR/>]: les images produites donnent de HautePierre une vision

étonnante et différente, sensible et plurielle qui découle d'un travail mené dans le but de montrer la vie dans ses aspects les plus quotidiens, se resserrant autour des préoccupations des habitants et de l'étonnement des artistes installés dans le quartier pendant quelques semaines, ayant découvert un quartier vivant et accueillant (mentionnons "Two days in HautePierre, part 1 et part 2" vidéos de Frank Mahmoudian; les photos de Christophe Urbain exposées au Maillon-Wacken; "Ajvar, exploration culinaire" vidéo de Marina Pavlovic et Kathleen Fortin; "Les histoires de HautePierre - quartier à la périphérie de Strasbourg", vidéo de Artisnotdead). Ces messages prennent le parti de ne pas "nommer" HautePierre (ni "difficile", ni "sensible" à la différence d'autres associations artistiques, pourtant engagées dans le quartier, qui véhiculent une image "facile" et généralisatrice<sup>10</sup>). Si des associations artistiques donnent de HautePierre une image liée à la culture produite dans le lieu, d'autres discours associatifs se tournent vers la nostalgie du passé et l'abandon. Des lieux incarnent ces sentiments: les aires de jeux délaissées, le mobilier urbain jamais remplacé, le discours sur des bâtiments promis et jamais octroyés<sup>11</sup>, les souvenirs de bâtiments détruits et jamais remplacés.

Les associations de HautePierre demeurent actives dans le quartier et luttent contre l'uniformisation de l'image négative. Les exemples sont nombreux: lors de la visite dans le quartier de Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur en 2004, le président de l'Association des Résidents de HautePierre (ARH) a tenu un discours qui dénonçait la criminalisation du quartier de la part des médias (Lettre de l'Association des Résidents de HautePierre, 9 fév. 2004, p. 1.). On s'en prend notamment à la disparité avec laquelle l'image est transmise et la sélection qu'on opère sur les événements: lorsque les associations travaillent pour trouver des solutions, personne ne dit rien, tandis que lorsqu'on brûle une voiture "on en parle de Moscou jusqu'en Australie!" (*Ibid.*). Or, dans le quartier, les nombreux événements culturels sont suivis massivement par les habitants sans aucun

<sup>9</sup> L'objectif de l'association est "d'établir un réseau culturel au sein du continent européen, entre les pays de l'Union européenne et ceux des Balkans, par la création d'événements artistiques. Tous les deux ans, la caravane des artistes et organisateurs d'OKUP prend la route. Elle investit chaque ville par des manifestations créatives et culturelles à la rencontre d'un public hétéroclite. OKUP organise aussi des soirées pluridisciplinaires à Strasbourg (concerts, spectacles, performances, projections, interventions culinaires...) avec des artistes locaux".

<http://okup.caravane4.free.fr/FR/hautepierre/hautepierre.html>

<sup>10</sup> "HautePierre est l'un des quartiers les plus difficiles et défavorisés de Strasbourg. 52 nationalités y vivent sur une petite surface essentiellement bâtie de HLM (habitations à loyer modéré résultant d'une prise en charge sociale) et 75% de la population a moins de 20 ans. Ce qui pourrait être source de richesse, de dynamisme et de création, y devient parfois malheureusement feu et violence".

Source: <http://www.courantdart-voix.com/>

<sup>11</sup> Entretiens avec les membres de la Réforme Sociales, des Jeunes Equipes d'Education et de Prévention, JEEP, et de l'Association des Résidents de HautePierre, ARH.

rebondissement à l'extérieur. Mais qui dit image dit communication et, de manière générale, les associations des habitants de HautePierre n'apparaissent pas impliquées dans la médiatisation de l'image. Ils subissent la médiatisation négative et la profusion d'images produites par les jeunes du quartier.

Les responsables associatifs affirment également vouloir donner des suggestions d'amélioration au projet de renouvellement urbain. Parmi les souhaits émis figure la naissance de "lieux de vie" pour chaque maille et une Maison des associations. "Ce projet sera l'occasion de sortir des acteurs du quartier des caves où ils sont cantonnés à ce jour" [Lettre de l'Association des Résidents de HautePierre, 2006, p. 4]. L'Association des résidents se dit prête à être associée à la définition du projet, notamment lors des études plus fines.

### IMAGIBILITÉ ET OBJETS-SIGNES : LES MARQUES DU POUVOIR

Nous assistons donc à une effervescence d'images à HautePierre et sur HautePierre qui contraste, comme nous l'avons déjà signalé, avec la lecture grise et terne d'un grand ensemble "difficile" ou "sensible" où rien ne se passerait. Des objets-signes présents dans le quartier semblent monopoliser l'imagibilité de HautePierre. Là où des codes différents produisent des images différentes, l'objet-signes ramène, avec sa puissance symbolique, à une interprétation univoque, car il est la marque d'un pouvoir qui s'impose dans l'espace.

La Ville de Strasbourg véhicule, à travers des images et des signes, les politiques qui se sont succédées dans le quartier depuis sa construction. Si le tram est salué de manière unanime comme une annonce positive de désenclavement [et l'extension prévue du tram est interprétée de la même manière], d'autres objets-signes urbains ne récoltent pas l'accord de tout le monde. Ces derniers parlent surtout de consommation, mais d'une consommation qui n'est pas facilement accessible à la majorité des populations du quartier, ce sont donc des objets-signes qui ont une fonction de distinction et de différenciation sociale.

Parallèlement à la dégradation progressive de l'image externe de HautePierre, certains objets-signes ont été construits progressivement : correspondent-ils à l'intérêt des habitants ou à une cause purement commerciale ou politique ? "HautePierre c'est Auchan" répond un grand nombre de personnes interrogées sur l'image que le nom HautePierre leur évoque en premier (la deuxième image étant la voiture brûlée). La grande surface d'Auchan, déjà conçue pour HautePierre à l'époque de Pierre Pflimlin, serait donc une image emblématique du rapport entre la ville-centre et le grand ensemble. De plus, Auchan devient progressivement le seul véritable centre commercial de HautePierre, même si une autre centralité et une évidente sociabilité, plurielle et contrariée, se développe "maille par maille"<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Pour la municipalité, l'identité "par maille" de HautePierre est suspecte, car elle serait le reflet de l'enclavement des habitants.

À Auchan, se côtoient des hautepierrois qui achètent



ou flânent et des gens extérieurs au quartier. Mais les flâneurs y bricolent leurs lieux et leurs discours, détournent des espaces d'achat en espaces de

Le supermarché Auchan, la place André Maurois, le théâtre du Maillon en rénovation à droite. Photographie B. Morovich.

rencontre, choisissent des lieux où mettre en avant l'apparence vestimentaire et la gestuelle. C'est le samedi qu'un côté de la place d'Auchan est transfiguré par le marché hebdomadaire affectionné par les hautepierrois et qui draine aussi des gens de l'extérieur, commerçants et acheteurs. Cet espace, récemment réaménagé de manière insatisfaisante, a été au centre de polémiques entre l'ancienne municipalité et les habitants [cf. *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, édition du 2 décembre 2007]. Derrière la polémique plane la concurrence impossible entre des "petits commerçants" et le géant Auchan, ainsi qu'une volonté de réduire l'impact visuel d'une image "d'ailleurs", vivante et animée.

La place d'Auchan (place André Maurois) marquée par la présence des institutions (mairie, bibliothèque municipale...) est l'emplacement d'un autre objet-signe contrasté, le théâtre du Maillon, qui ouvre ses portes en 1988. Les polémiques avec la municipalité (de gauche à l'époque) avaient déjà commencé lors de la mise en place du projet, car la Mairie de Strasbourg voulait en faire "un théâtre pour toute la ville" selon un désir de désenclavement certes, mais qui ne reconnaissait pas à Haute-pierre

la possibilité de gérer à sa manière cette structure convoitée. Les habitants et les associations souhaitant poursuivre la tradition culturelle hautepierroise, avaient demandé une "salle de fêtes", on leur a proposé la culture savante de la ville-centre.

13 Bien que sur le territoire d'Eckbolsheim, commune voisine, le Zénith européen a toujours été proclamé comme étant une structure en lien avec Haute-pierre.

L'objet-signe le plus récent de la politique municipale est le tout dernier Zénith européen, construit à proximité d'Auchan<sup>13</sup>. Dans cette salle de concerts (la plus grande en France avec 10 000 places) défilent les signes les plus forts d'une culture qui consomme les images, les spectacles, les évènements, encore une fois sans profiter aux habitants pour plusieurs raisons. Aucune clause d'insertion n'a été adoptée pour garantir des emplois au Zénith aux habitants des zones dites "sensibles" et, en outre, peu d'habitants peuvent payer des entrées à 50 euros la place, surtout lorsque les spectacles sont destinés à la famille. Pour Haute-pierre, cette construction a fermé un espace libre à côté des jardins ouvriers, un espace de promenades traditionnelles qui ne sont plus possibles. Cette fermeture de l'espace joue fortement sur le sens d'enclavement des habitants.

Une logique est commune dans ces opérations d'architecture et d'urbanisme : même là où on dit le contraire, l'espace du grand ensemble n'est pas pris en compte dans ses intérêts spécifiques. Haute-pierre devient surtout "utile" à ceux qui, de l'extérieur, vont faire leurs courses, vont au théâtre ou au Zénith. Nous partageons, à ce propos, la vision de Marc Augé qui remarque deux tendances à l'œuvre dans l'expérience du paysage contemporain : des processus d'uniformisation et, parallèlement, de mises en spectacle [Augé, 2003, p. 75]. La singularité du Zénith amène à le penser non pas comme un lieu fonctionnel, mais comme lieu à regarder, un lieu-spectacle. Le Zénith européen, achevé en janvier 2008, est ainsi pour les Hautepierrois cette "lanterne magique" ou cette "lampe d'Aladin" (selon la terminologie de l'architecte italien Massimiliano Fuksas) qui permet de rêver des mondes insaisissables. Le concepteur insiste aussi sur son caractère plastique, sur sa présence de "sculpture" dans le paysage. Vu de Haute-pierre, le Zénith affirme son pouvoir dans la forme subtile de la violence symbolique.

Une claire volonté de "changer l'image de Haute-pierre" est aussi affichée dans les discours actuels de la Municipalité de Strasbourg qui vient de changer de bord politique (retour à gauche). L'"iconographie désastreuse" (pour reprendre l'expression de M. Lussault, 2007, p. 299) peut se lire, par exemple, Place Büchner, dont les dégradations répétées sur les murs des immeubles provoquées par les flammes des voitures ou poubelles brûlées ne disparaissent pas. "Les jeunes considèrent que ce lieu est leur territoire"<sup>14</sup>.

14 A. B., chargée de mission à Haute-pierre pour la Ville de Strasbourg, février 2008.



Difficile d'en tracer l'histoire, car il s'agit d'actes dont on ne conserve pas toujours une mémoire précise, cependant ces signes restent, donnant à la place un statut évident de lieu à éviter.

Ce qui est moins évident est la raison pour laquelle le pouvoir public laisse persister ces stigmates. Une volonté de lisibilité est liée à un enjeu de maîtrise du quartier, à travers la construction d'une voie [boulevard? rue?] qui, dans un geste significatif, rentrerait dans les mailles. Ce projet est actuellement remis en discussion après le changement de pouvoir politique.

Le Zénith vu des jardins ouvriers de HautePierre.  
Photographie B. Morovich

## RÉACTIONS ET DÉTOURNEMENTS :

### LA CULTURE VISUELLE DANS UN GRAND ENSEMBLE

Si l'image officielle est souvent le produit d'un discours politique, on échappe aisément à l'image unique à travers la ruse des arts de faire qui produit des discours pluriels qui font sens (de Certeau, 1990). Ces discours sont portés par les groupes déjà mentionnés, mais, à l'intérieur des mailles de HautePierre, l'imagerie se construit surtout à travers des rebondissements, des contrecoups par rapport aux images imposées. Cette culture visuelle "de réaction", répond au manque de reconnaissance d'un type de socialisation structurante existante à

Hautepierre, celle de la bande de jeunes. La "culture de la rue" présente dans le quartier sous la forme de groupes d'âges différents (préadolescents, adolescents et adultes) est "en résistance" face à une stigmatisation unanime des pratiques des jeunes de la part des autres acteurs du quartier et face à un certain paternalisme même des associations les plus impliquées. Les jeunes réagissent aussi, et surtout, à l'imagerie négative véhiculée par les médias. Ils s'expriment dans des lieux physiques et virtuels, dans une sorte d'obsession de l'image de soi. Les caractéristiques sont connues : efficacité symbolique de la parole, des gestes, des postures, importance des pratiques adolescentes dans les espaces intermédiaires...

Cette culture est désormais accessible sur Internet, et c'est d'ailleurs la meilleure manière de prouver que des quartiers comme Hautepierre sont parfaitement désenclavés. Des dizaines (centaines ?) de blogs, de photos ou des vidéos d'amateurs circulent et utilisent un langage qui est un mélange d'argot et de termes internationaux.

Un examen de quelques documents peut permettre de tirer quelques leçons de

15 Les documents (des vidéos) apparaissent essentiellement sur les plateformes *Skyrock* et *Dailymotion*. Deux blogs ont été étudiés avec plus d'approfondissement : celui de "dede" et de "missa d'la eley" sur *Skyrock*.

ces images<sup>15</sup>. Hautepierre est filmée, traversée, circonscrite, reconnue : c'est le "kartier", le refuge, le lieu connu. On remarque l'importance de marquer sa présence sur les lieux : le besoin de s'identifier

aux différents espaces du quartier, de jouer avec les lieux réels (marqués par des signes : les sobriquets, les prénoms) et les images des lieux (la photo du lieu et de la personne devant le signe de sa présence, son nom écrit en graffiti), une redondance, une répétition qui marque la présence comme indélébile. Et, à côté des images, l'utilisation des commentaires sert à se reconnaître, se saluer, se rappeler avec ironie des épisodes vécus ensemble. Les lieux sont définis aussi à travers des sentiments et des images qui reviennent, par exemple certains espaces associatifs, importants pour les jeunes. On met en scène la bande de copains dans tous ses états et ses compositions fluides, pas structurées, non hiérarchiques et mouvantes, dans les commentaires on se moque des uns, on exalte les autres, on admire, on lance des vanes.

Les adultes sont quasi absents ou sont relégués, dans les images, à des formes d'opposition (des "keufs" ou des "rageux" qui espionnent les jeunes) : seuls ces derniers existent dans ce monde d'images et des signes où la solidarité du groupe est la base. Les filles ont un langage et des images différentes : d'intérieur et d'extérieur, de rage mais aussi d'amour. Pour les deux sexes, l'amitié est la valeur suprême.

Les images parlent aussi de la violence du quartier et de l'appropriation des stigmates : on se met en image avec des cagoules, parfois (rarement) avec des pistolets et des liasses de billets de banque. Mais sur le fond de ces images la musique les contredit, elle dit la détresse, la désillusion. Selon les codes et les valeurs des jeunes, on met en scène le courage, l'habileté, les prouesses et les dangers. Les courses en motos sont inlassablement filmées pendant de (longues) minutes : on filme l'engin, on filme le conducteur "sapé" qui traverse les mailles dans un geste de circonscription symbolique. Là aussi on se reconnaît et on se regarde, car ces vidéos sont visitées des milliers des fois sur internet.

Mais comment les producteurs lisent-ils leurs images ? La prise du pouvoir que ces images, souvent caricaturées, met en scène, relève à la fois de l'auto ironie et d'une revanche évidente : les producteurs de l'image, les jeunes eux-mêmes, mènent le jeu. La sélection est parlante : les jeunes apparaissent comme victorieux, jamais comme victimes, de ce jeu urbain, de cette société dont ils sont quotidiennement les protagonistes, mais aussi les victimes dans la réalité. Peut-on parler d'une véritable culture visuelle de quartiers et des banlieues ? Sans doute des thèmes reviennent, les mêmes valeurs sont mises en avant dans cette profusion d'images auto-produites. À Hautepierre on remarque une fierté évidente d'appartenir au quartier, fierté que les jeunes partagent avec un grand nombre d'habitants<sup>16</sup>) et une importance donnée aux valeurs de la famille et à l'amitié (comme en témoigne le "rap d'otpierre": "C'est la vie pour la rue, pour nos amis, dans nos cœurs c'est la famille, nos valeurs c'est la famille..."). Les images symbolisent et mettent en forme surtout des liens.

<sup>16</sup> "Hautepierre en force", "Le rap d'otpierre", "Street of eley and pierrehot", "Fière de vivre à hautepierre", "Hautepierre en force et pas de jaloux"... Pour ne citer seulement que certaines phrases..

L'exemple de Hautepierre montre tout d'abord la complexité de l'image produite par les grands ensembles, des lieux d'expérimentation de pratiques et formes urbaines futures qui payent le prix fort de cette expérimentation à travers la stigmatisation. L'analyse des objets-signes particulièrement présents dans ce lieu (un "parc des expositions" sera construit prochainement à proximité du zénith) apparaît non pas comme une volonté de donner de la valeur à Hautepierre, mais de considérer son espace comme un lieu de passage, un lieu utilitaire. Cette image, qui prolonge celle, déjà négative, d'une cité violente, n'est pourtant pas univoque. Si la crise des relations sociales est évidente dans le quartier, elle se manifeste non pas dans une absence, mais dans une profusion d'images qui correspondraient bien à la surabondance spatiale typique de la surmodernité<sup>17</sup>. S'il est vrai que les dominés sont les moins aptes à pouvoir contrôler les représentations et les images

<sup>17</sup> Cette surabondance spatiale s'exprime, selon Marc Augé, dans la multiplication des références imagées et imaginaires. Augé, 1992, p. 47-48.

d'eux-mêmes car culturellement moins munis, s'il est vrai qu'ils sont difficilement capables de s'exprimer dans les formes requises par les médias et s'ils "sont parlés" plus qu'ils ne parlent, s'il est vrai que les images qu'on leur laisse sont surtout celles de la destruction et de la violence, à Hautepierre comme dans d'autres grands ensembles, on est également producteur d'images. Ces dernières, souvent éphémères, sont destinées à nourrir des mondes visuels non officiels, porteurs d'innovation et d'effervescence mais aussi de liens.

Note de l'auteur: *Notre terrain à Hautepierre a démarré en 2007, à travers l'observation et des entretiens semi-directifs. Nous remercions toutes les personnes, habitants ou non habitants de Hautepierre, ayant répondu à nos questions.*

## BIBLIOGRAPHIE

**AUGÉ, M., [2003]**

*Le temps en ruine,*  
Paris, Galilée.

**BELTING, H., [2004]**

*Pour une anthropologie des images,* Paris, Gallimard.

**BOURDIEU, P. (dir.), [1993]**

*La misère du monde,*  
Paris, Seuil.

**DE CERTEAU, M., [1990]**

*L'invention du quotidien, 1. arts de faire,*  
Paris, Gallimard.

**DUFAUX, F.,**

**FOURCAUT, A., [2003]**

*Faire l'histoire des grands ensembles. Bibliographie localisée des travaux publiés et inédits sur les grands ensembles français des années 1950 au début des années 1980,* Lyon, Ecole Normale Supérieure des Lettres et Sciences Humaines.

**KOKOREFF, M., MONOD, J.,**

**[2008]**

"Des Barjots aux bandes des cités", dans *Esprit*, février 2008, p. 39-54.

**LE CORBUSIER, [1971]**

*La Charte d'Athènes,*  
Paris, Seuil.

**LEPOUTRE, D., [1997]**

*Cœur de banlieue,*  
Paris, Ed. Odile Jacob.

**LUSSAULT, M., [2007]**

*L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain,*  
Paris, Seuil.

**Site Internet:**

<http://okup.caravane4.free.fr/FR/hautepierre/hautepierre.html>

